

ricains, ce qui suppose qu'ils habitent les Etats-Unis depuis au moins cinq ans et qu'ils ont l'intention d'y rester. Ajoutez à ceux-là les Canadiens qui ne se sont pas fait naturaliser, soit par apathie, soit parce qu'ils ne savent pas lire l'anglais ou ne sont pas dans le pays depuis assez longtemps, bien qu'ils aient l'intention d'y demeurer, et vous verrez que la proportion de la population flottante ici est très minime. De fait, j'ai eu l'occasion de constater que sur le nombre des familles qui ont quitté Worcester l'an dernier pour aller s'établir ailleurs, à peine une dizaine ont pris la direction du Canada. J'ai également constaté que quelques familles parties d'ici l'année précédente, étaient revenues du Canada, suivies, cette fois, d'un grand nombre d'autres.

Mais il est indiscutable qu'un mouvement de va et vient beaucoup plus considérable a lieu sur d'autres points ; et en présence des articles plus ou moins intéressés que l'on fait paraître de ce temps-ci dans les journaux du Canada, j'ai voulu me renseigner à bonne source.

Si vous jetez les yeux sur une carte de chemin de fer de la Nouvelle-Angleterre vous ne pouvez vous empêcher de remarquer le réseau immense du Boston et Maine. Ce chemin de fer après avoir absorbé quatre ou cinq autres compagnies couvre de ses nombreuses lignes le New-Hampshire, le Vermont, le Maine et le Massachusetts. Faisant raccordement



M. Elie Belisle

“ Ce qui était considéré comme une utopie il y a quelques années, est devenue une réalité. Le rapatriement s'opère et prend une extension considérable. C'est en vain que l'esprit de parti qui fait notre ruine politique et sociale cherchera à nier ce fait...”

Or, il y a vingt-cinq ans de cela, et la population canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre s'est triplée depuis.

Entendons-nous bien.

Dans les centres qui dépendent exclusivement de l'industrie du coton, il arrive des crises fréquentes qui forcent une forte partie de la population à se déplacer.

Il y a des familles canadiennes qui sont venues ici sous des impressions absolument fausses et qui sont déterminées à retourner au Canada.

Il y a des fils du cultivateur qui sont venues ici parce que la terre paternelle était trop étroite, qui ont encore le goût de l'agriculture et qui ont des économies en plus.

Dans ces cas et dans d'autres semblables les agents de colonisation du gouvernement, payés à salaire fixe, intelligents et bons patriotes comme j'en connais, peuvent rendre de grands services en fournissant des renseignements, en donnant des conseils dictés par l'expérience.

Mais il ne faut pas que le patriotisme serve à couvrir un système d'embauchage indigne ; il ne faut pas que l'on profite de l'enthousiasme irréflecti, que l'on abuse des plus nobles sentiments de nos compatriotes pour les plonger de nouveau dans la misère.

Autant est coupable celui qui contribue à détourner l'honnête cultivateur canadien de sa vie tranquille pour le jeter dans la fournaise américaine, autant est coupable celui qui profite de la nostalgie qui assiege les familles ici pour les jeter, sans préparation, dans la forêt, d'où elles sortiraient bientôt après avoir dépensé leurs économies, sans profit pour personnes.

Le patriotisme exige que nous apprenions qu'on ne saurait recommencer indéfiniment la vie et qu'une fois dans un endroit il faut, malgré les déboires inévitables du début, savoir s'y fixer.

Je n'oublierai jamais la rencontre que je fis sur un convoi du Pacifique d'une pauvre femme, les cheveux en désordre, les joues creusées et les yeux cernés par les fatigues de quatre jours de voyages, trainant ses enfants et ses couvertes salies sur les bancs d'un “ colonist ”. Elle était partie avec son mari pour le Far-West, à la tête d'un capital de \$4,000, et maintenant la famille revenait là où elle avait d'abord vécu heureuse, désenchantée, humiliée et sans le sou.

— Et pourtant, monsieur, me disait cette femme d'une voix brisée, nous avons tout essayé.

Ah ! voilà. On n'est jamais content ; on prête volontiers la voix aux agents à la langue bien pendue qui nous font entrevoir des Eldoros toujours nouveaux, et l'on finit par mourir sur la paille !

Compatriotes du Canada ! vos frères émigrés ont formé des établissements susceptibles de devenir



M. Alfred Roy



M. J.-B. Simard

avec les lignes Canadiennes à Maquam, sur le lac Champlain, à Newport, Sherbrooke et Dudawell Junction, il descend vers le sud en touchant à presque tous les centres canadiens. Ses trois têtes de lignes principales sont Boston, Worcester et Springfield. Le Boston et Maine est représenté pour les voyageurs canadiens, à Worcester, par M. J.-B. Lepire, un vétéran de la guerre de sécession, qui est au service du public voyageur canadien depuis trente-six ans. Or d'après les renseignements qui me sont fournis par ce monsieur, le Boston et Maine vend, bon an mal an, excursions à part, environ huit mille billets à des Canadiens en partance pour le Canada dans la partie sud du Massachusetts, le Rhode-Island et le Connecticut. Au sud de Worcester on en a vendu 314 durant le mois d'avril dernier ; 71 Canadiens sont partis de la ville de New-Bedford dans le même temps.

Maintenant on peut supputer le double, soit 16,000 billets, ou plus pour la région au nord des villes nommées, pour une seule ligne de chemin de fer ! Il est donc facile d'établir que les Canadiens retournent au Canada.

“ Mais, ” me dit M. Lepire, “ il en est ainsi tous les ans, et nous ramenons plus de monde du Canada que nous n'y en envoyons. ” Je n'ai pas de peine à le croire.

En 1876, Ferdinand Gagnon disait aux colons d'Emberton :



M. Zéphirin Granger

stables, ils ont fondé des églises pour conserver leur foi, ils construisent des écoles pour que leur chère langue française soit enseignée à leurs enfants, ils acquiescent du prestige avec le temps et la richesse, ils désirent votre appui moral et veulent rester en communion d'idées avec vous ; ne travaillez pas à les affaiblir et à les désorganiser en activant chez eux le goût des aventures.

T. ST-PIERRE.

AUBADE

L'aube est bien tardive à naître,
Il a gelé cette nuit ;
Et déjà sous ta fenêtre
Mon fol amour m'a conduit.

Je tremble, mais moins encore
Du froid que de ma langueur ;
Le frisson du luth sonore,
Se communique à mon cœur.

Emu comme un petit page,
J'attends le moment plus sûr
Où j'entendrai le tapage
De tes volets sur le mur ;

Et la minute me dure
Où m'apparaîtra soudain,
Dans son cadre de verdure,
Ton sourire du matin.

FRANÇOIS COPPÉE.